

Commentaires

Number 10, Fall 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21325ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1983). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (10), 12–15.



UN BEAU RÈGNE
Marguerite Tremblay
Libre Expression, 1983

Lisez cette écriture séditeuse qui refuse le partage du discours narratif entre l'historiographie et la littérature: «Y a rien à conter. On a été ensemble à l'école, à l'église, aux petits fruits, l'été, aux veillées, aux glissades. Je sais point comment on a sorti des rangs. Un soir j'ai su que moi aussi je devais commencer mon coffre d'espérance. Ça pris quelques mois... j'aimais jouer avec les jeunes, sauter, danser dans les veillées... Adolphe était point un grand parleurs, mais y avait des yeux qui disaient toute... J'ai compris. Le mariage est venu, j'avais seize ans. Les enfants ont suivi.» (p. 50)

Vous constaterez comme moi qu'il est impossible, hors contexte, de décider s'il s'agit d'un récit fictif ou d'une histoire vraie. En effet, cette histoire d'amour pourrait aussi bien être le récit d'un personnage de roman que celui de Mémère Josette Gauthier, mariée en 1869 à Adolphe Tremblay des Éboulements. Là est toute la force de ce texte fort émouvant. D'un côté, sans que ce soit de l'histoire proprement dite, l'auteur raconte des événements qui ont réellement eu lieu: l'«invention» des routes, du chemin de fer, de la poste, du téléphone, de l'automobile, de la radio... qui transforment les moeurs, les coutumes et les

visions. Mais l'enjeu consiste moins à décrire et à expliquer ces faits qu'à les présenter comme autant de «changements de fortune» survenus notamment à trois générations de femmes d'une même famille de Charlevoix transplantée à Limoilou vers 1910. C'est dans cette intrigue extrêmement fascinante que nous voyons «revivre» une grand-mère qui «a eu un beau règne». Lecture aussi étonnante que cette vie et que cette écriture.

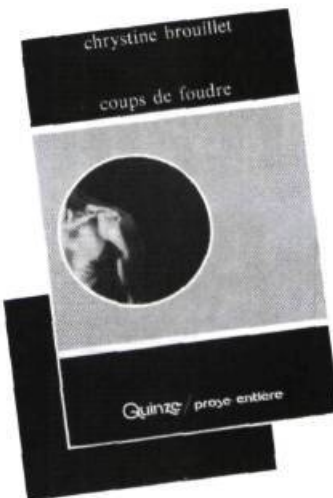
André Vidricaire

COUPS DE FOUDRE
Christine Brouillet
Quinze, coll. Prose entière,
1983

Coups de folie aurait été un titre plus vraisemblable pour rendre compte de cette histoire entre fous, justement. Christine Brouillet inquiète un peu. Et si tout le monde, autour de nous, était à l'image de ses personnages? Mais peut-être ne serait-ce qu'une façon de lui dire que son univers ne respire pas la clairvoyance, qualité qu'on est en droit d'attendre de tout véritable écrivain.

À la limite d'une description clinique de la réalité et de sa transformation en œuvre littéraire, *Coups de foudre* nous entraîne, sous des dehors plus ou moins évidents d'investigation criminelle, vers une acceptation totale de ce qui est. Ou son refus non moins global. À tel point que je me demandais, après cette lecture, si nous, gens supposément normaux, sommes en droit de ne pas pactiser avec la folie.

On aime Josette, on aime Edwidge. On aime aussi leur Jean-Sébastien et leur Patrick. Après tout, Christine Brouillet écrit bien, son écriture est charmante. Mais que reste-t-il de toutes ces apparences de liberté de vivre quand on s'est fait l'idée qu'elles n'étaient, précisément, que des apparences?



Car dans ce récit, la folie n'est pas une passion. Elle n'est qu'une obligation. Contestable.

Jean-Pierre Guay



DU LIEU DES VOYAGES
France Ducasse
Hexagone, 1983

Récit de soi à soi, *Du lieu des voyages* n'est pas le lieu d'une dénonciation ni d'une affirmation, il n'est pas non plus un parcours de reconnaissance. Il s'agit plutôt d'un entre-deux: c'est l'espace mal délimité de l'«impossibilité». Situé juste après le grand coup, la grande douleur de l'abandon et juste avant l'éveil véritable de la

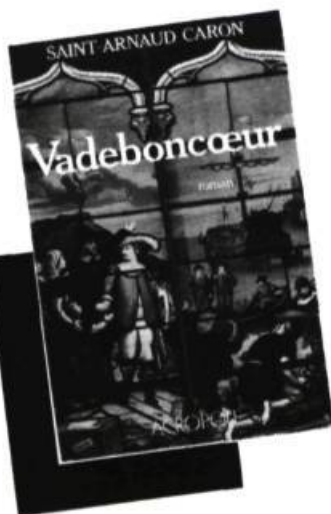
conscience qui seul peut conduire à l'action, le récit de France Ducasse est un continuel va-et-vient entre l'extérieur et l'intérieur, entre la réalité et la perception de cette réalité. La chambre, lieu clos, et la rue, lieu de l'activité. Constat de l'abandon, de l'homme qui déserte d'une part, et d'autre part l'inconfortable sensation de douleur, de vide à combler, à nommer. Mais surtout l'impossibilité de dire et d'accepter la défaite: «Un moyen, il faut qu'il y en ait un, moyen d'en finir. Moyen de le retrouver alors que c'est encore possible.»

Du lieu des voyages, c'est l'absence de communication pour ne pas dire l'impossibilité de communiquer. La conscience démesurée de l'autre annihile la conscience de soi. Le «je» s'en remet entièrement à l'autre et n'espère qu'en la communication, l'impossible communication: «Sa bouche d'abord, et le remuement de ses lèvres tandis que j'avance à mots perdus dans ce brouhaha, ce murmure, que je me rapproche d'elles, les voulant, les prenant, les mordant au moindre mot, alors que je ne veux plus que de cette ampleur et de cette ruine de ses mots dans ma bouche.»

Rien de plus ennuyeux que les voyages quand on est celui ou celle qui reste sur le quai. L'attente stérile de qui ne bouge pas et se complait dans l'absence. La douleur jamais dépassée. Aux aguets, dans l'espoir de voir poindre l'autre à l'horizon. Le regard fixé sur ce qui n'existe plus. L'oubli ou le refus de se reconnaître par ses propres moyens. La non-acceptation de soi mutilé.

Du lieu des voyages ne suscite aucun prolongement en dehors du livre tant son contenu est clos, hermétique. C'est une écriture qui, bien qu'elle soit intéressante, supporte mal l'au-delà de la lecture.

Sylvie Trottier



VADEBONCOEUR
Saint-Arnaud Caron
Acropole, 1983

Si aux États-Unis le roman historique, de *Racines* à *la Virginienne* en passant par *Chesapeake* et *Colorado*, a connu et connaît toujours un très grand succès, il est au Québec tout nouveau.

Alors que Louis Caron continue l'épopée de son *Canard de bois*, un autre auteur, qui porte par coïncidence d'un peuple tricoté serré, le même patronyme, Saint-Arnaud Caron, publie *Vadeboncoeur*, le premier livre de la trilogie «L'érable et le castor».

Mais si Louis Caron invente des personnages pour illustrer sa thèse du Canadien-français individualiste et anarchiste qui n'a que faire des vendeurs de missions collectives, Saint-Arnaud Caron mêle fiction et petite histoire. Au grand dam d'ailleurs d'un critique littéraire du *Devoir* qui lui reprocha d'avoir accouché d'un livre «mal assis entre roman et thèse», bref de se référer à des textes historiques pour raconter ses personnages.

C'est justement ce que Saint-Arnaud Caron, de son prénom Pierre, Saint-Arnaud étant le nom de sa femme qui l'aide dans ses recherches, c'est justement, dis-je, ce que Saint-Arnaud Caron voulait faire. Et ce que fait, par exemple, avec

plus de maîtrise et d'expérience, Michener.

Féru d'histoire, à la fois journaliste et notaire, Saint-Arnaud Caron n'a pas les dons de conteur de Louis Caron. Il a besoin de coller à des faits, de s'appuyer sur des témoignages et des contrats de l'époque, pour effectuer un grand reportage qui est dans son premier livre, celui de la fondation de Montréal.

Si on aime le genre, le livre est passionnant. Sinon on lit *Le Devoir*.

Jacques Guay



CE QUI LES SÉDUIT
La nouvelle Barre du jour,
n° 127-128

Séduire, c'est détourner du vrai, dit le dictionnaire. La revue littéraire *La nouvelle Barre du jour* entraîne une vingtaine d'écrivains sur la pente de la séduction. D'une manière ou d'une autre, l'écrivain n'est-il pas une espèce de menteur qui, avec des mots, nous fait sortir de la réalité pour nous faire pénétrer dans la sienne? Et puis, peut-être qu'écrire ce n'est pas cela du tout. Les écrivains ne sont pas unanimes quand il s'agit d'expliquer en quoi consiste l'acte d'écrire, mais l'unanimité ne se fait pas non plus lorsqu'il faut parler de la séduc-

tion. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ce numéro.

Je m'y suis laissé prendre, je m'y suis laissé aller et j'ai été détourné pendant quelques heures par l'écriture des autres. Des textes trompeurs et des écritures qui charment. En fin de compte, on peut être séduit par l'autre, par les lettres, par le corps, par les mots, par la poésie, par les gestes, par un souvenir, par la théorie, par le plaisir, par le papier. Ce numéro est un petit casse-tête qui prend forme lentement et qui nous révèle ce qui peut séduire les écrivains.

Marc Chabot



LE VALET DE PLUME
Jacques Folch-Ribas
Acropole, 1983

«Si je gagne, je suis un artiste, si je perds, je suis un ami.» Ainsi parle devant un jeu de cartes le valet de plume. Et devant la vie. Il dit aussi que l'artiste, c'est Francisco Mattio. Le génial Mattio. Il le dit et l'écrit: essais, préfaces, conférences, biographie du grand sculpteur. On ne doute plus du talent de l'artiste: on s'arrache Mattio, célèbre, et son valet, son ami qui le connaît avant lui-même. De New York à Paris, via Florence, Bahia, San Francisco, Alger, on les encense. «Le cuivre oblique d'un soleil salvadorien» rivalise avec «le gris d'une Seine et sa lumière de miel, mouillée». Seul le valet comprend le monde et ses couleurs. Mattio est trop fou, trop pressé pour dire la contemplation. Il la porte dans sa tête, l'exhale pour transformer les êtres: la réalité ne peut lui suffire, lui qui, enfant, collait son oreille au sol pour écouter sous terre les pulsations du monde. Il se les approprie, ces pulsations, et fond pierres et métaux en «Noyées». Et fond dans ses noyées, Aria, tant aimée par le valet, Carla, Lucia, Sarah. Mattio consume tout sur son

passage. Le météore. Qui illumine son siècle. Son art survivra et son valet pourra en témoigner.

Je n'ai cessé de sourire en lisant le roman de Jacques Folch-Ribas. Je souris toujours car le valet de plume ne me quittera pas. Il m'a séduit par son ironie, se moquant finement des grands de l'univers. Il m'a émue en me racontant des femmes fabuleusement belles, même laides. Il m'a amusée en dînant avec Malraux, Nabokov ou Welles. Il m'a fait oublier la grisaille d'un printemps maussade; cela relevait du miracle! Pourtant, on ne sent pas l'effort dans l'œuvre de Folch-Ribas. Seulement une remarquable aisance d'un tableau à l'autre: les ciels exotiques, les odeurs d'encens, d'huile et de safran enchantent le lecteur comme la dent d'or d'Assia. Tableaux oui, et j'ai eu beaucoup de plaisir à lire un écrivain qui peint aussi bien.

Christine Brouillet



deux hommes boivent, qu'il en resterait quelque chose de bien mince.)

Et puis c'est la course à la quéquette, c'est-à-dire qu'en se l'avouant plus ou moins Sébastien n'aura de cesse qu'il n'ait vu l'autre en train de pisser. Il y a là une dimension tragique qui me semble avoir complètement échappé à Roger Fournier. Ou bien Laurent et Sébastien sont père et fils, ou bien ce ne sont que deux hommes qui éprouvent de l'attrait l'un pour l'autre. Cette ambiguïté ne sera à aucun moment levée, ce que pour ma part je trouve dommage.

Évidemment, Fournier s'est enfermé dans sa propre dialectique qui consiste à démontrer qu'en se refusant de toutes les manières possibles à faire l'amour ensemble ou séparément les deux hommes pourront d'autant mieux cavalier vers une nécessaire renaissance. Mais qui, aujourd'hui, croit encore à cette illusion héritée de la fin du Moyen Âge?

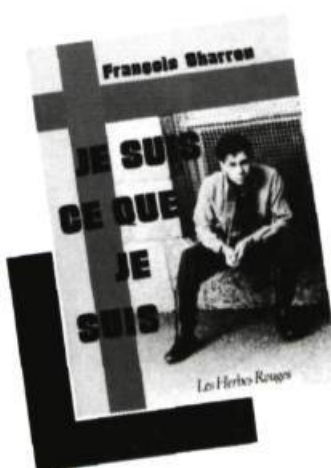
Jean-Pierre Guay

LE CERCLE DES ARÈNES

Roger Fournier
Albin Michel, 1982
Prix du Gouverneur général 1983
Prix France-Canada 1983

Roger Fournier éprouve visiblement du plaisir à écrire. On n'en a pas moins à le lire. Et si je n'avais quelques doutes quant à la vraisemblance psychologique des personnages qu'il met en scène, je parlerais volontiers d'un très grand roman.

Sébastien, 20 ans, n'a pratiquement jamais vécu avec son père, Laurent. En détresse à Paris (où soit dit en passant il se comporte un peu en Montréalais capoté), le fils appelle l'autre à son secours. Retrouvailles. Libations. (On enlèverait d'ailleurs du livre les passages où les



François Charron, par ailleurs connu comme peintre et poète, est claire, se lit facilement. Mais elle manque un peu d'intérêt. Écrire en prose ne donne pas le privilège de tout dire, d'enchaîner les unes aux autres des idées ou des observations qui ne s'appellent pas nécessairement.

Charron, comme bien d'autres au Québec depuis quelques années, entend des voix. Il ne s'en cache pas (ou ne s'en cache plus?). Mais quel est ce Dieu dont il nous demande de nous approcher? Il s'offusquera peut-être qu'on le lui dise, mais son Dieu n'est pas loin de ressembler à celui des dames patronnesses. Une belle coquille vide.

Donc, de deux choses l'une. Ou bien on le comprend mal, ou bien l'auteur est victime d'un manque de vigilance dans

son travail d'écrivain, ce qui est quelque chose de bien plus impardonnable que d'avoir des visions. Des auto-photos du plus mauvais goût accompagnent le texte. Mais ne vont-elles pas avec le titre?

Jean-Pierre Guay

NOUVEAUTÉS

Littérature québécoise

Ma vie, ma folie

Julien Bigras
Mazarine/Boréal Express

La dernière chaîne

Christine Latour
Quinze

Les errantes

Dominique Blondeau
Québec Amérique

À voix basse

Gilles Archambault
Boréal Express

Dis moi qu'y fait beau, Méo

Jacqueline Barrette
Leméac

Cris et écrits

Plume Latraverse
Ed. Rebelles

Où j'ai trahi tant de légendes

Gilbert Masse
Le préambule

Les enfants du sabbat

Anne Hébert
Points, Roman

JE SUIS CE QUE JE SUIS

François Charron
Les herbes rouges, 1983

Le livre est présenté comme un journal. Ce n'est pas évident qu'il en soit un. La prose de

PIERRE PERRAULT CAMÉRAMAGES

Pierre Perrault, cinéaste à l'Office national du film du Canada, construit parallèlement, au fil d'entretiens, d'articles, de polémiques, une oeuvre critique et théorique nourrie en permanence d'une double pratique, d'une double recherche ou d'une double passion: le Québec comme pays, le cinéma comme parole d'un pays.

Les quelques textes rassemblés ici, organisés autour des grands thèmes de l'oeuvre cinématographique, contribueront à mieux faire apprécier l'unité d'une démarche militante et esthétique qui a permis, en vingt-cinq ans, l'émergence d'un cinéma original, marginal et qui pose au cinéma dominant des questions essentielles.

Collection Cinégraphiques

127 p. ill. \$19.95

L'HEXAGONE/EDILIG

